



Jésus disant adieu à sa Mère
avant de commencer sa vie publique.

D'après le tableau de Plockhorst.

L
c
M
J
A
P
m

sus-
tées
fam
trav



Sommaire du Numéro de Juillet 1901.

Pensée dominante : Le règne social du Christ Eucharistique. — Liturgie. — La dernière Goutte de Sang. — Les Serviteurs de l'Eucharistie : La V. Jeanne-Marie de la Croix, Franciscaine. — Le Miracle du Sang eucharistique. — Sujet d'adoration : Jésus notre joie. — Fleurs eucharistiques de la Nouvelle-France : Les Sauvages Adorateurs du T. S. Sacrement. — Jésus au Saint Sacrement : Pensées du vénérable Curé d'Ars. — *Tantum ergo* (musique.) — Première Absinthe. — Traits et exemples.

PENSÉE DOMINANTE

Pour le Mois de Juillet 1901.

Le Règne social du Christ Eucharistique



EST au jour de la Fête-Dieu, au jour du culte triomphal de l'Eucharistie, que l'Eglise chante à Jésus cette belle louange : *Venez, adorons le Christ Roi, le Maître souverain des peuples ! l'abondance de tous biens est à ceux qui le mangent et qui le servent.*

On ne saurait affirmer plus nettement ni plus éloquemment proclamer que Jésus-Christ est roi, non seulement des âmes qu'il a rachetées et conquises, mais des sociétés, des nations, de la famille humaine toute entière en tant qu'elle poursuit à travers les âges les étapes successives de ses destinées.

C'est au Christ en effet qu'a été dite la grande parole : " Je te donnerai toutes les nations pour héritage " ; et dès l'instant où le Verbe incarné a paru sur la terre, il y a paru comme un roi dans son empire, portant toutes les dignités, exerçant tous les droits, tous les pouvoirs que suppose l'investiture royale, et venant courber à son joug les nations les plus reculées, les plus puissants empires du monde. — " Nous avons vu l'étoile du grand Roi ", disaient les Mages, et, rois eux-mêmes, ils abaissaient leurs fronts devant la fulgurante majesté qui s'était révélée à eux.

Trente ans plus tard, les soldats romains inauguraient à leur insu le règne de cet empereur nouveau. Ils le revêtaient d'une pourpre que rendait plus éclatante et plus belle la pourpre liquide de son sang ; ils lui tressaient une couronne que mille épines clouaient à son front comme pour l'y souder à jamais ; — ils l'élevaient ainsi sanglant et glorieux sur le pavois de la croix ; — et trois inscriptions proclamaient sa royauté dans toutes les langues de l'univers.

Depuis lors, Jésus-Christ règne sur le monde après l'avoir vaincu : et tour-à-tour chaque nation et chaque siècle sont venus se courber sous son bienfaisant et irrésistible empire. Après Rome, après l'Égypte, après la Grèce, incarnant la force, la science et la poésie des anciens âges, voici les rudes guerriers du Nord qui font hommage au Christ du monde qu'ils ont subjugué : voici une civilisation nouvelle où tout s'inspire de Jésus-Christ, voici une société qui se laisse docilement mouler à l'idéal de l'Évangile et qui met à sa base le code chrétien. Alors, l'Église grandit, se développe : son influence est respectée et reconnue : ses institutions travaillent dans un fraternel concert avec les institutions civiles au bien commun de tous. Inutile de tracer l'histoire de ces époques heureuses et fécondes : disons seulement qu'elles montrèrent au monde dans un harmonieux tableau la mise en acte et les bienfaits du *règne social de Jésus-Christ*.

C'est ce règne qui devrait être de tous les temps, et qui devrait s'affermir et s'étendre à mesure que l'humanité s'achemine vers plus de lumière et de progrès.

Mais hélas ! souvent ce règne rencontre des ennemis furieux, à qui pèse son joug pourtant si bienfaisant et si

doux. Leur rêve et l'objet de leurs efforts, poursuivi avec une obstination satanique, est de chasser le Christ des lois, des mœurs, des institutions et du cœur même des peuples. Pour cela, il n'est pas de calomnies qu'ils n'entassent, pas de haines qu'ils ne remuent, pas d'injustices qu'ils ne décrètent, pas de tyrannies qu'ils ne fassent peser sur les fidèles tenants du Roi Jésus. L'oppression légale ou illégale, hypocrite ou violente, devient leur arme favorite contre tout ce qui porte et défend le nom chrétien. L'idéal à atteindre, c'est une société d'où la mémoire même du Sauveur serait à jamais abolie.

Pourquoi des nations aveuglées confient-elles parfois à ces faux pasteurs, à ces guides de ténèbres, la conduite de la chose publique ? Par quelle aberration en viennent-elles à briser la pierre angulaire de l'ordre social, au risque imminent de voir rouler tout l'édifice ? C'est un mystère d'erreur et de perversité. Tel est pourtant, il faut l'avouer, l'état lamentable des sociétés à l'heure présente. Le Christ compte encore, dans tous les rangs, une multitude d'âmes fidèles. Jamais peut-être la foi, la charité, l'apostolat individuels n'ont accompli tant de prodiges ; jamais la sainteté n'a atteint de plus hauts sommets, ni opéré de plus grandes œuvres. Mais les états, les gouvernements chrétiens n'existent plus. Que l'autorité s'appelle monarchie ou république, elle professe d'habitude à l'égard de l'autorité divine l'indifférence, la neutralité, quand ce n'est pas l'hostilité ouverte. Les meilleurs gouvernements ignorent l'Église, les pires la persécutent. Plus de cette union étroite et vivante entre les deux puissances qui régissent la vie temporelle et la vie spirituelle de l'homme. C'est la désagrégation de la société dans ses molécules vitales ; c'est l'affaiblissement du pouvoir ; ce sont les rênes lâchées à toutes les passions et à tous les appétits ; c'est l'anarchie élevée à la hauteur d'un système ; c'est, à bref délai, la ruine et l'irréversible décadence.

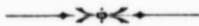
L'unique moyen d'enrayer le péril, ce serait le retour aux principes du gouvernement chrétien ; ce serait de rendre au Roi Jésus le trône qu'ont usurpé les mensonges et les utopies ; ce serait, dans nos veines appauvries, une nouvelle infusion du sang régénérateur et divin, du Sang eucharistique dont les flots coulent toujours aussi pressés, aussi vermeils, pour le salut du monde.

Tel doit être notre ardent désir et notre prière incessante, si nous aimons Jésus-Christ et si nous aimons les hommes nos frères. "Que votre règne, votre règne social, votre règne eucharistique arrive !" ce doit être notre souhait et notre devise pratique. Et tous nos efforts doivent tendre à avancer, dans la limite de notre influence, ce règne béni. Tous nous pouvons en être les ouvriers et les soldats : les plus humbles concours, soutenus par l'appui supérieur du Maître, ont leur action et leur importance. Ne négligeons aucune occasion d'affirmer les droits, l'autorité de Jésus sur nos personnes, nos familles, notre patrie. Ne rougissons jamais de son sceptre, et sachons porter haut son drapeau dans la mêlée des doctrines et des intérêts humains : ce sera nous faire respecter en même temps que faire respecter notre chef.

Ici, dans notre Canada, le règne social de Jésus-Christ subit, comme ailleurs, des restrictions et des entraves. A nous de travailler à les élargir et à les briser. La prudence dans cette œuvre n'exclut ni l'énergie, ni le zèle, ni l'enthousiasme. Le devoir en échoit surtout à ceux qui détiennent une part quelconque de l'autorité publique. Chefs de famille, chefs de municipalité, membres des conseils de l'état, que tous sachent mettre à sa place, qui est la première, Jésus-Christ, sa loi, son inspiration, sa Personne sacrée. Ils ne sauraient rendre à la société qui met en eux sa confiance de plus éminent service.

Il ont, pour les aider dans cette œuvre, l'exemple des pères de notre patrie, des fondateurs de notre nationalité, dont le but avoué, dans leurs travaux, leurs luttes et leurs glorieuses conquêtes, était de donner à Jésus-Christ un nouveau royaume dans un monde nouveau. Aussi, comme ce nom sacré retentit à toutes les pages, comme il resplendit sur tous les sommets de notre histoire ! Et quels gestes le Christ accomplit sur nos rives par l'Eucharistie et la Croix, ces deux symboles de son règne !

Tous, aux pieds de l'Hostie vivante, pénétrons-nous pendant ce mois de la grandeur et des bienfaits de sa royauté divine, et qu'à défaut de l'action extérieure, nos humbles et instantes supplications hâtent le jour de son définitif triomphe.





LITURGIE

Précedant les flambeaux et le thuriféraire
Et par les deux induts en triomphe escorté,
Le diacre, portant haut l'évangélaire,
Monte à l'ambon parmi l'encens et la clarté.

Il monte, glorieux, et sur l'aigle de cuivre
Dont la grande aile semble ouverte pour l'essor,
Il expose, il étale, il déroule le livre
Tout fleuroné de pourpre et tout niellé d'or.

Sur le vélin sacré par trois fois il balance
L'encensoir, et, tourné vers le Septentrion,
Il chante. Toute oreille écoute. Le silence
Des nefs vibre aux éclats de l'intonation.

L'instant est solennel. Comme au Cénacle, il semble
Qu'un souffle a fait frémir le voile et le chancel,
Et que le Saint-Esprit, dans l'église qui tremble,
Du ciel descend et plane au-dessus du missel,

Debout, peuple, debout! Dieu, parle, et sa parole
Du lointain Crépuscule au plus lointain Levant,
Dans tout l'orbe des cieux, par tout l'univers, vole
Sur les ailes de l'aigle et sur l'aile du vent.

NÉRÉE BEAUCHEMIN.

La dernière Goutte de Sang



Le soldat Longin descendait pensif les pentes du Calvaire. C'était le Vendredi-Saint, le soir ; il portait sur l'épaule la lance qui avait percé le côté du Crucifié.

Une goutte de sang était restée au bout du fer ; vive, rouge, elle allait tomber dans la poussière du chemin.

Dieu lui fit un calice.

Sur le bord du sentier, une tige poussa tout d'un coup ; sur la tige un bouton se forma, le bouton s'ouvrit ; c'était un lis blanc comme le manteau des anges.

La goutte de sang tomba dans la corolle et la corolle se referma.

Longin n'avait pas vu le prodige et il avait continué sa marche.

Mais un des archanges qui entouraient le Calvaire, s'était détaché des célestes phalanges et il avait suivi le soldat.

Il se prosterna et cueillit la fleur, puis il prit son essor et, dès qu'il fut dans le ciel, il planta le beau lis dans le jardin des anges.

A chaque printemps, une tige poussait, mais le bouton ne s'ouvrait pas. Quatre ou cinq fois cependant, dans le cours des siècles, les pétales du lis parurent près de s'ouvrir. Ils laissèrent même échapper un parfum si suave, si suave . . . c'était quand il y avait sur la terre des âmes ardentes éprises du Crucifix.

L'archange prosterné espérait alors que le beau lis allait s'épanouir, mais il ne s'ouvrait pas.

Seigneur, faites fleurir le lis du jardin des anges !

Le Seigneur commanda au bouton de s'ouvrir ; un parfum enivrant remplit tout le paradis ; la corolle se pencha, la goutte de sang tomba . . . Elle traversa toutes les sphères des cieus ; les étoiles qui la voyaient tomber dardaient tous leurs rayons, et la goutte de sang s'em-

pourrait de mille feux. Elle tomba, tomba jusque sur un petit coin de la terre où il y avait une enfant de quatre ans prosternée dans une petite église.

C'était entre les deux élévations de la Messe. L'enfant avait ses petits genoux nus par terre, et elle disait une parole qu'elle se sentait portée à répéter toujours sans bien la comprendre : " O mon Dieu, je vous consacre ma pureté et je vous fais vœu de perpétuelle chasteté. "

Quand elle se releva après la seconde élévation, elle vit une goutte de sang, brillante comme du feu, qui tombait sur elle ; elle la recueillit dans ses petites mains, la porta à ses lèvres ; et comme les petites fleurs boivent les gouttes de rosée, elle but la goutte de sang.

Dès lors, le cœur lui brûla toujours dans la poitrine. L'enfant c'était Marguerite-Marie, dans la petite église du château du Terreau, à Verosvres.

La dévotion du Sacré-Cœur venait d'être semée dans le monde, avec la dernière goutte de sang du Côté percé sur le Calvaire.

Depuis ce temps, le sang de Jésus-Christ puisé au calice eucharistique fait fleurir la chère dévotion dans les cœurs purs.



Les Serviteurs de l'Eucharistie

LA V. JEANNE-MARIE DE LA CROIX.

FRANCISCAINÉ

BERNADINE Floriani (en religion Mère Jeanne-Marie de la Croix) naquit à Roveredo, dans le Tyrol, le 8 septembre 1603. Elle fonda dans sa ville natale un Tiers-Ordre pour l'éducation de la jeunesse sous le nom de Clarisses-Urbanistes de Saint-Charles. Elle mourut en odeur de sainteté en 1673 ; le procès de sa béatification était presque terminé, quand une ordonnance de l'empereur Joseph II dispersa les religieuses de Saint-Charles en 1782 ; et depuis lors la cause de la Vénérable a été arrêtée.

C'était dans la sainte communion que la Vénérable Jeanne-Marie de la Croix goûtait à la fois ses joies les plus douces et puisait sa plus grande force. De même que la fleur étale au printemps ses plus riches couleurs, et exhale à l'aube du jour ses plus odorants parfums, de même c'était lorsque son Sauveur venait la réchauffer de sa divine présence, que les sentiments les plus suaves inondaient son cœur comme une céleste rosée. Un souffle divin faisait épanouir toutes les fleurs dont la grâce embellissait son âme, et son corps lui-même, participant aux impressions que l'Esprit de Dieu produisait en elle, nageait au milieu de délices très pures. Son être tout entier se fondait et s'écoulait dans cette fournaise d'amour d'où elle sortait toujours plus nette et plus sainte, toujours plus belle et plus agréable à son divin Époux.

Elle communiait régulièrement tous les jours, à moins de quelque empêchement particulier, d'après l'ordre exprès que Notre-Seigneur lui en avait donné intérieurement. Son zèle à cet égard était si grand que rien ne la pouvait retenir, ni le mauvais temps, ni les inondations, ni les autres empêchements de cette sorte. Sa devise était : " La vie ou la mort, peu m'importe, pourvu que je possède mon Sauveur ! " — " Lorsqu'on me refuse le Corps de Jésus-Christ, avait-elle coutume de dire, je n'ai plus la force nécessaire pour soutenir ce corps terrestre. Tous les anges du ciel descendissent-ils vers moi, ce ne serait pas encore assez ; ce que je désire, ce dont je suis affamée, c'est Dieu seul ! Il n'y a que lui qui puisse combler le vide de mon cœur : ni la terre, ni les anges, ni les saints ne le sauraient faire. "

Lors même qu'elle était gravement malade, elle se faisait conduire ou porter à la sainte Table, et c'était dans la réception du Corps et du Sang de Jésus-Christ qu'elle trouvait un adoucissement et un remède à son mal. — " Je pouvais à peine attendre la lumière du jour, racontait-elle. A peine avais-je entendu sonner la sainte Messe pendant laquelle je devais communier, que mon âme était aussitôt assaillie de la joie la plus vive. Tout mon corps tremblait d'amour, et le siège même sur lequel j'étais assise tremblait avec moi. Tantôt je devenais immobile et comme pétrifiée par les délices spirituelles dont

mon âme était inondée ; tantôt, au contraire, je riaais et me livrais aux transports de l'allégresse la plus expansive ; j'étais comme ivre, et ma jubilation se communiquait à tous ceux qui étaient présents. Un jour, un religieux capucin tardait à me donner la divine communion ; il était là, devant moi, le corps de Jésus à la main ; mon regard ne quittait point l'adorable Eucharistie. Il me sembla voir le prêtre élevé en l'air, il devint resplendissant et jetait de glorieux rayons autour de lui. Notre-Seigneur parut s'enfuir de sa main sans venir à moi. Aussitôt toutes les puissances de mon âme se soulevèrent et je m'élevai en l'air après mon Sauveur jusqu'à ce que j'eusse reçu le Pain du ciel pour l'ineffable repos de mon âme. Je m'efforce quelquefois de garder sur ma langue la sainte Hostie jusqu'à ce qu'elle soit humide ; mais toutes les fibres de mon être languissent d'une telle soif après elle, qu'elle n'y peut rester un seul instant, et, à peine l'ai-je reçue, que je l'attire dans mon âme avec une avidité inexprimable."

Quand la maladie l'empêchait de communier, elle paraissait ne plus avoir ni courage ni forces ; tout son être languissait après ce divin aliment, et une sueur froide ruisselait sur son front.


Lorsqu'elle avait reçu la sainte Communion, tantôt elle devenait pâle comme une mourante ; tantôt son visage s'illuminait d'un éclat qui inspirait l'effroi ; tantôt elle semblait refleurir, après un long épuisement, comme une rose odorante ; tantôt elle répandait autour d'elle un feu mystérieux, de sorte que le prêtre qui disait la sainte Messe en ressentait lui-même les ardeurs dans son corps. " Puisque je vous possède, ô mon doux Jésus, disait-elle, je veux vous introduire dans ma maison, au fond le plus intime de mon âme. Je veux vous embrasser et vous aimer autant que vous avez jamais été aimé sur la terre ; je veux vous aimer plus que la mère la plus tendre n'aime son petit enfant ; je veux vous aimer comme la sainte Vierge Marie vous a aimé lorsque, dans les plus doux moments de sa félicité maternelle, elle vous pressait sur son cœur. " Jésus lui disait alors au fond de l'âme : " Je suis à toi, je suis à toi ! " Il l'attirait tout entière dans l'abîme du divin amour. En cet état, où elle ne faisait plus qu'un avec son Sauveur, elle l'entendait lui dire :

“ Vois : je brûle chaque fois du désir de me communiquer à toi ; et plus je me donne à toi, plus je désire de me donner encore. Je suis, après chaque communication, comme un pèlerin dévoré de soif à qui l'on présente une goutte d'eau, et qui, après l'avoir reçue sur ses lèvres, est encore altéré. C'est ainsi que je languis toujours après le moment de me donner à toi. ”

Un soir, la veille de Noël, elle priait dans l'église. Au moment où minuit sonna, elle éprouva un tel besoin de communier, que, ne pouvant plus contenir son ardeur, elle envoya sa servante prier son confesseur de venir lui procurer cette consolation. Il accourut en effet, et lui donna le Corps du Seigneur. Son visage, qui auparavant était maigre et pâle comme celui d'un cadavre, devint rouge et enflammé.

(à suivre).

Le Miracle du Sang eucharistique

E petit village de Blanot qui fait partie, depuis le Concordat, du diocèse de Dijon, dépendait jadis de l'évêque d'Autun. Ce coin ignoré de la Bourgogne fut, en l'année 1331, illustré par un prodige eucharistique, juridiquement reconnu et proclamé par l'autorité diocésaine d'abord, puis par le Saint-Siège. Nous transcrivons le procès-verbal dressé par l'official de l'évêque d'Autun.

“ A tous ceux qui ces présentes lettres verront et ouïront, nous, Jean Javroisier, official d'Autun, vicaire de Pierre Bertrandi, par la divine Providence Evêque d'Autun, salut éternel en Jésus-Christ. Fesons savoir, comme nous l'avons appris de gens dignes de foi, que le miracle déclaré ci-après est arrivé en l'église paroissiale de Blanot, diocèse d'Autun, archiprêtre de Saulieu. C'est que le jour de la fête de Pâques dernier, de l'an de Notre-Seigneur 1331, environ à l'heure de Prime, lorsque Messire Hugues de Baulmes, prêtre-vicaire de la dite église de Blanot,

d'Ef
ce m
bouc
tomh

après la première Messe par lui célébrée, eut donné le Corps de Jésus-Christ à Jacquette, veuve de Renaud,



d'Effours, quelques-uns des paroissiens étant présents en ce même lieu et voyant ce qui s'ensuit, à savoir que de la bouche de cette dite femme, lorsqu'elle communiait, il tomba une partie de l'Eucharistie sur la nappe, qui était

soutenue par deux prud'hommes, lesquels avec plusieurs autres personnes de l'un et de l'autre sexe, là présentes, virent la dite partie de l'Eucharistie, qui était tombée en forme de pain blanc sur la nappe. Un de ceux qui la tenaient s'écria, en tournant la parole vers le vicaire, lequel remettait les Hosties sur l'autel de ladite paroissiale église : "Sire, sire tournez-vous d'ici, parce qu'il y a du Corps de Notre Seigneur qui est tombé de la bouche de cette femme sur la nappe." Lorsque soudainement ledit vicaire se tourna et voulut relever avec révérence ladite partie de l'Eucharistie, les susdits hommes qui tenaient la nappe avec plusieurs autres assistants, virent expressément et clairement, au lieu où était cette partie de l'Eucharistie en forme de pain blanc, cette dite partie se changer en forme d'une goutte de sang, étant sur la nappe en aussi grande longueur et largeur que la partie de l'Eucharistie qui était tombée en forme de pain blanc, de la grandeur d'une obole ; ce que le vicaire voyant, il prit la nappe et commença à laver avec de l'eau claire et pure, dans la sacristie, la partie de la nappe où ce sang apparaissait, laquelle, après qu'il l'eut ainsi lavée et bien frottée avec ses deux doigts, une fois, deux fois, trois, quatre et cinq fois et encore davantage, tant plus il lavait la partie de la nappe où l'on voyait ce sang, tant plus cette partie devenait rouge et quelque peu plus large ; tellement qu'il ne peut ôter la rougeur. L'eau que lui versait un de ses clers, Regnaudin de Baulmes, distillait toujours toute claire.

De quoi le vicaire étonné priant et pleurant à chaudes larmes, comme dit Guyot Besson, demande un couteau. Thomas Caillot lui prête le sien. Il le lave bien dans l'eau pure et s'en sert pour couper, sur l'autel, toute cette partie de la nappe qui paraissait rouge et la mit avec toute révérence dans le reliquaire de ladite église, après l'avoir montrée à tous les assistants en leur disant : "Bonnes gens, vous pouvez bien le croire, c'est ici le précieux Sang de Notre-Seigneur DIEU JÉSUS-CHRIST, car j'ai eu beau le laver et le presser, il n'y a pas eu moyen de le séparer de cette nappe."

C'est pourquoi, continue l'official, désirant d'être certain et assuré de toutes ces choses, selon que le devoir de notre charge nous y oblige : considérant toutefois le dire

de l'Apôtre aux Colossiens : *Le Seigneur a voulu faire connaître les richesses de ce Sacrement*, nous sommes descendus personnellement en l'église sus-nommée, le dimanche après la



quinzaine de Pâques ; ayant appelé avec nous plusieurs nobles et honorables seigneurs, Guillaume, archiprêtre d'Autun, curé de l'église paroissiale de Lucenay, Messire Hugues Chapelot, licencié ès lois, seigneur d'Effours ; ayant avec nous fidèle et bien-aimé Etienne Angovrand, notaire royal et apostolique.

“ Le tribunal ayant donc été établi dans l'église même où le miracle était arrivé, comparurent beaucoup de témoins. Chaque paroissien se crut obligé en conscience de rendre gloire à DIEU. ”

Après avoir reçu la déposition du vicaire et des autres témoins qui tous déclarent que “ clairement, expressément, oculairement, manifestement ils ont vu cette partie de l'Hostie se changer en cette goutte de sang, qui n'est et ne peut être que le Sang de JÉSUS-CHRIST, ” l'official termine ainsi son procès :

“ Lesquels témoins étant ainsi examinés, nous avons ouvert le reliquaire et avons vu rouge ladite partie de la nappe qui avait été coupée. Nous l'avons tenue des deux côtés, de nos deux doigts, avec toute révérence et avons jugé qu'il faut ajouter foi au susdit miracle et aux choses susdites ; lesquelles voulons être notoires et certaines à tous les fidèles, par ces présentes lettres auxquelles nous avons fait apposer le cachet de la cour d'Autun. ”

L'année suivante, le Pape Jean XXII accorda par une Bulle de nombreuses indulgences à tous ceux qui feraient dire des messes dans l'église de Blanot, donneraient des ornements ou accompagneraient le Saint Sacrement en procession.

Manuel des Agrégés du T. S. Sacrement

TOUTES les âmes désireuses d'éclairer et d'affermir leur piété envers Jésus dans l'Eucharistie trouveront dans ces pages les enseignements et les pratiques les plus capables de les conduire à ce but. C'est un volume de plus de 600 pages, où sont réunis une foule d'exercices pour la Messe, la Communion, l'Adoration du Très Saint Sacrement, *etc.* puisés pour la plus part dans les écrits des Saints qui ont le plus aimé la divine Eucharistie. On peut se le procurer à notre Bureau des Œuvres eucharistiques. — Prix, broché : 50 cts ; — relié en basane gaufrée : 75 cts. — doré sur tranches : 85 cts ; — reliures de luxe : \$ 1.25 et \$ 1.50.

SUJETS D'ADORATION

A L'USAGE

des Agrégés de la Congrégation du T. S. Sacrement.

—♦—♦—♦—
No 39

JESUS, NOTRE JOIE

Gaudete in Domino.
Réjouissons-nous dans le
Seigneur. (PHILIP., IV, 4.)

I. — Adoration.

Je vous annonce une grande joie, *Annuntio vobis gaudium magnum !...* Telle était la parole par laquelle les anges apprenaient au monde votre naissance, ô Jésus ! Avant eux déjà les prophètes, saluant votre venue, empruntaient eux aussi les mêmes accents d'allégresse. " Fille de Sion, fais entendre des hymnes de louange ! Israël, pousse des cris de joie, réjouis-toi de tout cœur, tressaille d'allégresse !... parce que le Seigneur est au milieu de toi !... " Réjouis-toi, fille de Sion, dites-vous vous-même, ô Jésus, par la bouche du prophète Zacharie, voilà que je viens ! et j'habiterai au milieu de toi !

Mais, autour de l'autel eucharistique, les anges aussi pourraient chanter comme sur votre berceau : *Annuntio vobis gaudium magnum !* Je vous annonce une grande joie ! Réjouissez-vous, ô âmes fidèles, tressaillez d'allégresse : votre Dieu, votre Sauveur, Jésus la joie du Père, Jésus la joie des anges et des saints, Jésus est là, là au milieu de vous, là pour vous !

Car, ô Jésus, si la joie est le repos, l'épanouissement de l'être tout entier dans la vérité, l'amour et l'harmonie, où le trouver ailleurs qu'en Vous, vérité éternelle et sans ombre, amour sans limite comme sans inconstance, harmonie sublime et vraiment divine ? L'Eucharistie, qui nous garde votre présence, l'Eucharistie qui vous donne à nous est donc bien le sacrement de joie. Vous-même, ô bon Maître, l'avez voulu ainsi, car ce n'est qu'au soir de la Cène, au Cénacle même et après avoir institué l'Eucharistie, que vous achevez votre admirable discours par ces paroles : *Je vous ai dit ces choses afin que ma joie*

soit en vous, et que votre joie soit pleine, comme pour bien affirmer que par ce sacrement d'amour vous veniez de faire jaillir dans l'Eglise une source de joie, de joie abondante, de joie souveraine.

O Jésus, joie éternelle du Père, descendu en l'Eucharistie pour être notre joie à nous ! nous vous adorons, nous nous réjouissons et nous tressaillons d'allégresse parce que vous êtes au milieu de nous et tout à nous : *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum !*

II. — Action de grâces.

“ Personne ne pourra vous ravir votre joie, *gaudium vestrum nemo tollet a vobis.* ” Nous avons besoin de joie, mais il nous faut une joie durable ; c'est la condition nécessaire pour qu'elle soit vraie et parfaite. Un bonheur qui peut finir, une félicité que les événements peuvent détruire, une jouissance qui demain ne sera plus, ne sont point de vraies joies, car l'inquiétude, l'incertitude, l'appréhension les accompagnent. C'est à ce besoin de la durée dans la joie que répond victorieusement l'Eucharistie.

O Jésus, vous êtes notre joie ! c'est donc Vous qu'il nous faut toujours et partout ! car de votre rencontre et de votre possession dépend la félicité de notre vie. Mais, où irons-nous sans vous rencontrer sous le voile du sacrement ? Si nous parcourons les cités, vos tabernacles sont presque à chaque pas ; si nous gravissons les montagnes nous y trouvons votre sanctuaire ; si nous franchissons les mers, sur les plages les plus lointaines, vous nous avez devancé, vous nous attendez, et le missionnaire peut encore vous donner à nous, ô Hostie de notre sanctification, Hostie de notre bonheur !

Nous vous trouvons partout, nous vous trouvons toujours ! Ah ! le monde passe, les empires s'écroulent, les amis d'ici-bas trahissent et abandonnent, mais vous, ô Eucharistie, vous demeurez toujours la même ! L'Hostie d'aujourd'hui nous apporte la même force, la même grâce, le même amour que cette première Hostie consacrée par vous, ô Jésus, dans la plénitude de votre sacerdoce et l'excès de votre infinie dilection ! Que la joie inonde nos âmes, vous êtes là pour la sanctifier ; que la tristesse nous accable, vous êtes là surtout, ô incomparable Ami des jours mauvais ! que la mort nous surprenne, à toute heure du jour et de la nuit, vous quitterez votre taber-

nacle et vous viendrez à nous, ô Viatique divin, Hostie de la dernière espérance ! Il est donc bien vrai, ô Jésus, que personne ne peut nous ravir notre joie, car personne ne peut nous enlever votre Eucharistie ! Il n'y aurait que vous qui pourriez vous dérober à notre amour, mais vous avez faim et soif de vous donner à nous bien plus encore que nous n'avons faim et soif de vous recevoir ! Nous l'aurons donc toujours ce sacrement ineffable ! Merci, ô Jésus, merci pour un si inénarrable bienfait ! soyez-en à jamais béni, loué et remercié !

III. — Réparation.

Tous les hommes cherchent la joie ; mais tous ne la cherchent pas où il faut. Et c'est ce qui explique comment, possédant ici-bas la source de toute joie, la joie même en l'Eucharistie, il est cependant tant d'âmes qui gémissent et succombent sous le poids de la tristesse.

Pourraient-ils, en effet, trouver la joie, ceux qui ignorent ou qui fuient l'Eucharistie et cherchent la joie dans les plaisirs, dans les honneurs, dans les richesses et les voluptés du siècle où tout est affliction et vanité d'esprit ? Comme le disent nos saints Livres : " Il est sans joie l'homme qui ne possède pas Celui sans lequel on ne peut se réjouir ", et il reste éternellement vrai le cri qui s'échappait des lèvres d'Augustin converti : "*Fecisti nos, Domine, ad te, et inquietum est cor nostrum donec requiescat in te !* Vous nous avez faits pour vous, Seigneur, et notre cœur sera toujours dans l'inquiétude jusqu'à ce qu'il se repose en Vous !"

Et si, parmi ceux qui connaissent l'Eucharistie et qui la reçoivent, il y en a qui n'ont pas au fond de l'âme la joie (non pas cette joie sentie, grâce qu'il plaît à Notre-Seigneur d'accorder souvent à ses amis, et qu'il lui plaît aussi de leur soustraire pour augmenter leur foi et leur amour), mais cette joie foncière, intime, faite de confiance et de paix, c'est que l'Eucharistie est pour eux une chose sainte, la plus sainte et la plus auguste, mais pas *quelqu'un*, une personne vivante et aimante, Jésus avec son Cœur qui comprend nos cœurs, qui palpite d'amour, de tendresse, de compassion pour nous ! Jésus qui ne vit au sacrement que pour nous être frère, ami, époux, Jésus tout à nous, Jésus tout pour nous ! Car, ainsi que le disait le R. P. Eymard : " Celui-là est bien avare ou bien terrestre à qui Jésus ne suffit pas ! "

O Jésus ! venu sur la terre, et prisonnier au sacrement pour donner la joie au monde ! que votre Cœur doit être douloureusement blessé quand vous voyez les pauvres âmes, pourtant si avides de bonheur, vous délaïsser, Vous l'unique source de joie véritable, pour courir après les joies trompeuses et empoisonnées du monde ! Mais quelle blessure plus profonde encore font à votre Cœur tout aimant les convives de votre Table sainte et les adorateurs de votre Sacrement quand ils ne savent pas trouver en Vous, en Vous seul toute joie, toute félicité ! O Jésus, pardon ! pardon !

IV. — Prière.

Jésus, augmentez notre foi, la foi en votre présence, la foi en votre amour ! N'est-ce pas le moyen de tenir notre âme dans une joie que rien ne puisse plus troubler ? Car quand vous serez vraiment la pensée dominante, absorbante de notre vie, le tout de notre cœur, l'unique passion, le seul désir de nos âmes, de quoi ces âmes pourraient-elles souffrir ? — De vos souffrances à Vous, ô Jésus ; mais souffrir avec vous, souffrir pour vous est la plus grande consolation de l'âme fidèle. De quoi pourraient-elles être privées qu'elles ne retrouvent surabondamment en Vous ?

O Jésus ! vous qui, durant les siècles éternels, serez l'unique joie de notre ciel, nous vous possédons en l'Eucharistie, et dès lors c'est notre ciel qui commence ! Sans doute, notre condition d'exilés nous laisse accessibles au sentiment de la souffrance. Notre corps pourra sentir les atteintes des maladies et des infirmités, notre esprit connaître encore les luttes, les doutes, les obscurités, notre cœur des brisements ; mais dans le fond de notre âme, c'est-à-dire dans ce qui est maître en nous, dans ce saint des saints où vous daignez, ô Jésus, vous révéler, vous communiquer, vous unir à nous, ce sera toujours la joie, une joie que rien ni personne ne pourra nous ravir ; car, dirons-nous avec saint Paul, rien ne pourra nous séparer de vous, ô Jésus, ni la faim, ni la soif, ni les angoisses, ni les tribulations, ni les anges, ni les principautés, ni la vie, ni la mort, rien ne pourra nous enlever l'Eucharistie ! *Gaudium nostrum nemo tollet a nobis !*

Pratique. — Tenir notre âme dans une sainte joie, et l'y ramener au milieu des tristesses de la vie par cette pensée de la présence de Jésus au Très Saint Sacrement.

Fleurs Eucharistiques de la Nouvelle-France

➤ LES SAUVAGES ADORATEURS DU ◀

T. S. SACREMENT



OUS trouvons dans les *Relations* une foule de traits de la dévotion des sauvages au Très Saint Sacrement, et nous les rapporterions tous, si nous ne craignons de fatiguer le lecteur. Nous nous bornerons à cueillir entre ces fleurs les plus odoriférantes.

Pierre Oumenabano, n'étant encore que catéchumène, faisait au divin Prisonnier de fréquentes visites, matin et soir. " Aie pitié de moi, Jésus, aie pitié de moi ! " disait-il sans cesse, ne sachant que cette prière.

" Il regarda soigneusement, raconte le Père Vimont, toutes les sortes de reverences qu'on fait au Saint Sacrement, et autant de fois qu'il entroit et sortoit de la Chapelle, il les faisoit toutes l'une après l'autre, et celles des Prestres, et celles des hommes et celles des femmes et interrogé pourquoy il en faisoit tant : " Je voudrois, dit-il, honorer Dieu autant que font tous les autres ensemble. " Quelques-uns ne pouvoient s'abstenir de rire, il persistoit tousiours neantmoins dans sa dévotion après son Baptesme, il continua dans sa dévotion au Saint Sacrement, le visitant souvent et repétant continuellement ces paroles : Jesus, je te remercie, " Jesus, je te remercie. "

Une huronne, non moins fervente, mais retenue non loin du lieu saint par le travail des champs, interrompait son dur labeur pour se tourner vers la chapelle de Sainte-Marie, parce que, disait-elle, " je me sens attirée de ce côté-là. "

Quelques dames françaises ayant dit au Père Ragueneau qu'une autre femme de cette nation les avait profondé-

ment édifiées par son assiduité à venir visiter l'Hôte divin du tabernacle et sa ferveur au pied des autels, le missionnaire voulut savoir de cette enfant des bois le sujet de ses entretiens avec son Dieu : " Je ne sais que te
 " répondre, dit-elle ; quand j'ai dit ce que je sais de mes
 " prières, je songe à la bonté de Dieu sur moi, je lui
 " demande qu'il me préserve du péché et mon cœur lui
 " dit sans aucune parole qu'il voit bien que c'est tout de
 " bon que je crois et que j'espère en lui, et que je veux
 " l'aimer. Mon esprit repose doucement dans cette pensée
 " ou plutôt dans le plaisir que sent mon âme à demeurer
 " sans dire mot dans la jouissance d'un bien que je ne
 " puis t'exprimer : cela fait que j'ai de la peine à quitter
 " la prière, autant et plus qu'aurait un famélique de
 " quitter une viande excellente avant que d'en être ras-
 " sasié. "

Les chrétiens de saint Joseph de Sillery allaient aussi de temps en temps offrir leurs hommages à Notre-Seigneur et, connaissant la prédilection de ce tendre Père pour les humbles et les petits, ils lui apportaient leurs enfants en disant, dans leur naïf langage :

" Toi qui as tout fait, tu sais tout, tu vois au-delà
 " bien loin tout ce qui arrivera. Voici mon enfant : si tu
 " connais *qu'il ne veuille point avoir d'esprit* quand il sera
 " grand, s'il ne veut point croire en toi, prends-le devant
 " qu'il t'offense. Tu me l'as prêté, je le rends, mais
 " comme tu es tout-puissant, si tu lui veux donner de
 " l'esprit et me le conserver tu me feras plaisir. "

Ces premiers membres de l'Eglise du Canada, voulant imiter les chrétiens de l'Ancienne Loi, " prirent les plus
 " beaux faisceaux d'espics de leur bled d'Inde que nous
 " leur aidons à cultiver, et les allèrent présenter sur
 " l'Autel, avec plus de cœur que de compliments. "

Les petits enfants rivalisaient de zèle avec leurs parents et, ne pouvant faire davantage pour le bon Jésus, ils cueillaient les fleurs des champs et les apportaient au Père, qui les faisait entrer dans l'église afin qu'en déposant eux-mêmes leur offrande sur l'autel ils fissent monter vers l'infinie Majesté de Dieu, avec le parfum de leurs fleurs, l'encens de leur candide prière.

MARIE AYMONG.





Jésus au Saint Tabernacle.

Pensées du Vénéral Curé d'Ars.



t le Verbe s'est fait chair. . . et il a habité parmi nous. . . Il est là, dans le saint Tabernacle ; que fait-il, ce bon Jésus, dans le Sacrement de son amour ? Il a pris son cœur pour nous aimer : il sort de ce cœur une transpiration de tendresse et de miséricorde pour noyer les péchés du monde. . . Il est là, comme dans le ciel. . . Que c'est beau ! . . . Si l'homme connaissait bien ce mystère, il mourrait d'amour. . . O Jésus ! vous connaître, c'est vous aimer ! . . . Est-il possible qu'il y ait des cœurs assez durs pour ne pas aimer en se voyant tant aimés ! . . . Est-il possible que de pauvres âmes meurent sans avoir goûté le bonheur d'aimer Dieu ! N'est-ce pas le seul que nous ayons sur la terre ? . . . Être aimé de Dieu, être uni à Dieu ! Vivre en la présence de Dieu, vivre pour Dieu ! . . . Oh ! belle vie ! . . . Que l'homme a une belle destinée ! . . . Voir Dieu, l'aimer, le bénir, le contempler sur la terre et pendant l'éternité ! . . .

Il a habité parmi nous. . . Du saint Tabernacle, il nous appelle : " Venez, venez. . . " Oh ! la belle invitation ! . . . Dieu nous appelle et nous le fuyons. . . Il veut nous rendre heureux et nous ne voulons pas de son bonheur. . . Il nous commande de l'aimer et nous donnons notre cœur au démon ! . . . Nous employons à nous perdre le temps qu'il nous a ménagé pour nous sauver ! . . . Nous lui faisons la guerre avec les moyens qu'il nous a donnés pour aller à lui. . . Offenser Dieu qui ne nous a fait que du bien !

Contenter le démon qui ne peut nous faire que du mal !... Quelle folie, quel malheur !... Car en dehors de Dieu, rien n'est solide, rien, non, rien... Si c'est la vie, elle passe ; si c'est la fortune, elle s'écroule ; si c'est la santé, elle est détruite ; si c'est la réputation, elle est attaquée... O mon Dieu, mon Dieu ! qu'ils sont à plaindre ceux qui mettent leur affection dans toutes ces choses !... Si nous comprenions le bonheur que nous avons de pouvoir aimer Dieu, nous demeurerions immobiles dans l'extase... C'est quelque chose de si beau d'avoir un cœur, et tout petit qu'il est, de pouvoir s'en servir pour aimer Dieu...

Et Verbum caro factum est ! ... Il s'est fait chair pour devenir notre nourriture... Oh ! si nous savions comprendre le langage de Notre-Seigneur : " Malgré ta misère, je veux voir de près cette belle âme que j'ai créée pour moi... Je l'ai faite si grande, qu'il n'y a que moi qui puisse la remplir... Je l'ai faite si pure qu'il n'y a que mon cœur qui puisse lui servir d'aliment... Mon Dieu, est-il possible que vous aimiez tant nos âmes ? ... Oui, lorsque Dieu voulut donner une nourriture à notre âme pour la soutenir dans le pèlerinage de la vie, il promena ses regards sur la création et ne trouva rien qui fût digne d'elle... Alors, il se replia sur lui-même et résolut de se donner... La nourriture de l'âme, c'est le corps et le sang d'un Dieu... O mon âme ! que tu es grande, puisque Dieu seul peut te contenter !... Jésus voulait vivre en toi par le sacrement de son amour, et il a mis en ton âme un désir vaste et grand que lui seul peut satisfaire... Sans la divine Eucharistie, il n'y aurait pas de bonheur sur la terre... La vie serait-elle supportable ? ... La sainte communion, c'est notre joie ; l'âme purifiée se baigne alors dans l'amour de Dieu, elle s'y roule comme l'abeille dans les fleurs. Un bien-être extraordinaire se répand en nous, c'est Notre-Seigneur qui se communique à toutes les parties de notre corps, les fait tressaillir et nous oblige à dire comme saint Jean : C'EST LE SEIGNEUR... Nous sommes alors des PORTE-DIEU... Nous possédons le ciel... Mais nous n'avons pas assez de foi ; nous ne comprenons pas notre dignité... Qu'heureuses sont les âmes pures qui ont le bonheur de s'unir à Notre-Seigneur par la sainte Communion !... Dans le ciel, DIEU SE VERRA EN ELLES, et nous verrons briller la chair de Notre-Seigneur à travers

le corps de ceux qui l'auront reçue dignement sur la terre...

Demeurez en moi, dit le bon Maître... Oui, vivons en Dieu... Tout sous ses yeux... Tout pour lui plaire... Tout avec lui... Allons, mon âme ! tu vas converser avec le bon Dieu ; travailler avec lui, marcher avec lui, combattre, souffrir avec lui ! Tu travailleras, il bénira ton travail : tu marcheras, il bénira tes pas : tu souffriras, il bénira tes larmes... Qu'il est grand, qu'il est consolant de tout faire sous les yeux du bon Dieu... de penser qu'il voit tout, qu'il compte tout... Disons donc chaque matin : Tout pour vous plairè, ô mon Dieu ! Puis n'ayons qu'une pensée, une seule, mais toujours ardente, généreuse, active, infatigable... Aimer et faire aimer Dieu... Dieu et rien que Dieu ! Dieu toujours, Dieu partout, Dieu en tout...

“ Qui peut dire ce que Notre-Seigneur opère par la communion dans une âme pure ? Il n'y a que Dieu qui le sache. L'âme même en qui ces merveilles s'opèrent ne les connaît pas. Une âme bien disposée reçoit dans une communion une faveur incomparablement plus grande que n'ont été toutes celles de toutes les visions, et les révélations que tous les Saints ensemble ont jamais eues.

“ Après cela, comment se peut-il faire que nous soyons si peu touchés de cet admirable Sacrement ? Comment pouvons-nous aimer autre chose sur la terre ? Comment pouvons-nous penser à autre chose plus souvent qu'à lui ? Cependant nous sommes sans dévotion, tièdes et stupides à son égard ; de sorte qu'il n'opère quelquefois guère davantage par sa présence dans les âmes que dans les murailles de l'église où il demeure, parce qu'il ne trouve pas en nous de disposition aux effets de sa grâce. Et d'où vient celà ? Qu'y a-t-il en nous qui empêche les opérations de ce mystère d'amour ? des bagatelles, des riens qui nous occupent ; cependant nous en remplissons notre esprit, nous y attachons notre cœur et nous en faisons notre plaisir. Une misérable petite attache nous privera des merveilleux effets que le Saint Sacrement opèrerait en nous, si nous étions bien disposés. ”

Tantum ergo

(Chœur à deux voix de femmes)

Stancke Lagron

Lent et doux

First system of musical notation. It consists of a vocal line in G major and 4/4 time, and a piano accompaniment in G major and 4/4 time. The vocal line begins with the lyrics "Tan-tum se-re-ni-ter a-go sa-cra-men-tum ve-ne-rae Lau-s et". The piano accompaniment starts with a piano (*p*) dynamic and features a steady eighth-note accompaniment in the right hand and a simple bass line in the left hand.

Second system of musical notation. The vocal line continues with the lyrics "re-mur-ju-ra cer-nu-i ty-an-ti-quum/ sa-lu-ta-ti-o Sa-lus ho-nor/". The piano accompaniment continues with the same accompaniment pattern, including a piano (*p*) dynamic marking.

Third system of musical notation. The vocal line continues with the lyrics "do-cu-men-tum Ho-mo ce-dat re-tu-er-unt que-que Sit-et be-ne-chie-ti-o". The piano accompaniment continues with the same accompaniment pattern.

Fourth system of musical notation. The vocal line continues with the lyrics "Pro-let-er-um sup-ple-men-tum con-su-er-unt Pro-ce-der-ent-ia-que-lio-que-que-que-que". The piano accompaniment continues with the same accompaniment pattern, including a forte (*f*) dynamic marking.

mf *< >* P

mf *rall* P

P PP

P *FP*

um - da - sic - lu - e Tris - tis - tis
 sit - lau - da - te o Cro - ce - tis

sup - ple - men - tum sen - su - um de - sic - tu -
 et u - tro - que Com - pas - sit lau - da - ti

- e a - men a - men

Médaille de l'Agrégation



Cette médaille est celle adoptée dans notre sanctuaire de Montréal pour les Associés de la Garde d'Honneur qui se succèdent d'heure en heure au pied du Très Saint Sacrement. Nos Agrégés répandus par tout le pays aimeront sans doute à la porter aussi pendant leurs adorations mensuelles.

Prix : 5 cts. --- 50 cts la douz.

Première Absinthe

LUI, c'était une brute. D'abord maquignon, ensuite charretier, puis *toucheur de bœufs* à la Villette, il avait fini par prendre un débit de *vin et liqueurs*, juste en face la porte de l'usine à gaz.

C'était là que les frères et amis venaient siroter le "casse-poitrine" et jouer au *biribi*.

Il y servait, digne et majestueux, aidé de sa femme, une plantureuse Aveyronnaise, qui répondait au nom d'Eugénie.

Obligé par sa profession d'être toujours en état de projeter un client au milieu de la rue, Machut s'exerçait souvent les poings sur sa "légitime".

"Ugénie, t'as pas graissé le zanzibar !....."

— Pas graissé ! c'est-y possible ! et même que j'y ai passé.....

— Pas graissé, que je te réitère !.....

— Si !.....

— Non !.....

— Si !.....

— !!!!!!"

Et Eugénie, les deux yeux largement noircis, remonta, en hurlant, l'escalier en colimaçon, qui reliait le comptoir à la chambre nuptiale.



Un jour, la Providence, estimant qu'Eugénie avait conquis assez de mérites ici-bas, lui envoya une pleurésie double.

Son noble époux, furieux de rincer des bouteilles tout seul, la traita d'abord du haut en bas ; puis, finalement, fit demander le médecin du gaz.

Ce dernier déclara que la femme en avait pour quatre jours, après lesquels on pourrait rabattre les volets, et écrire sur eux : *Fermé pour cause de décès*.

Machut lui remit 2 francs en le traitant de *charcutier*,

et que si c'était pour arriver à un pareil résultat qu'il avait étudié jusqu'à trente ans ; eh bien !..... franchement, le jeu c'en valait pas la chandelle !.....

Et comme Eugénie réclamait un prêtre, Machut jura,



la main sur *La Lanterne*, que jamais, au grand jamais, un curé, fût-il le Pape, ne franchirait son comptoir !

Le propos fut répété par un chauffeur dans les batteries ; puis, le soir, dans les ménages ; et, lorsque le petit vicaire passa le lendemain le long de l'avenue pour aller faire le catéchisme aux moutards, on le regardait avec un

air d'avoir deux airs..... : " Ohé !..... le curé !..... toi qui as administré la femme à Bougnard, du Puy-de-Dôme..... tâche donc moyen d'aller l'administrer, la femme au père Machut !..... Il est de l'Aveyron, lui, c'est une autre histoire ! "

Alors, le vicaire résolu d'y aller, et de tenter le même coup.

* * *

Il est 11 heures du matin : un débit, plein d'ouvriers attablés pour déjeuner ; des cris, du tabac, des chansons ; debout devant le comptoir, deux couvreurs, leurs outils aux pieds, discutent le nouveau ministère ; des bruits de cuillères, de fourchettes, de verres, des bouts de couplets, un commencement de dispute.....

Tout à coup, un silence *absolu*..... UN CURÉ QUI VIENT DE TOURNER LE BEC DE CANE !!

" Machut..... un raticchon !..... "

Machut préparait justement son fromage pour les desserts : d'un bond, il s'est retourné ; d'un coup d'œil, il a compris..... Malheur et massacre !..... le curé qui vient administrer sa légitime !.....

" Qu'est-ce que vous venez f..... ici..... ???

—

Qu'est-ce que vous venez f..... ici.....?

— Ça fait déjà deux fois que vous me posez la question, fait le petit vicaire très calme.

— Oui..... qu'est-ce que vous venez.....?

— Parfaitement : " f..... ici ! " C'est compris. Et c'est comme cela que vous recevez vos clients.....? Je viens prendre une consommation.

— Une.....?

— Consommation ! crie le vicaire impatienté,..... Ah ça ! est-ce que vous avez du coton dans les oreilles.....? "

Et, de l'air le plus naturel du monde, l'abbé s'assied à une table, au milieu des ouvriers excessivement intéressés.

Machut le suit, ahuri et furieux.

" Alors.....??

— Alors....., je veux une consommation !.....

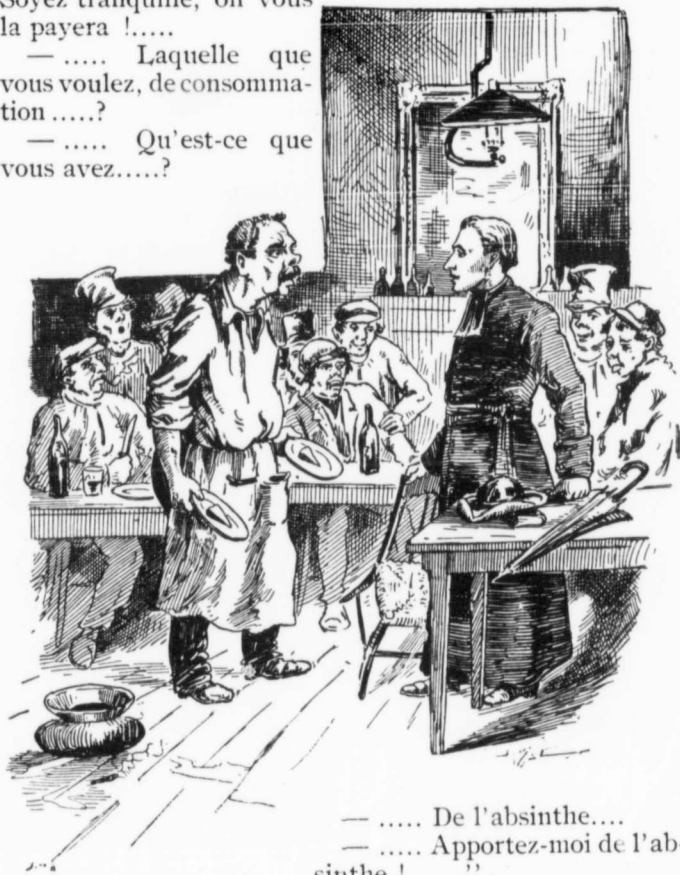
— Pourquoi faire ?..... "

Le vicaire se croise les bras, énérvé :

“ Ah ça !..... est-ce que vous allez m'ennuyer longtemps comme ça.....? Dites donc, les amis !..... quand vous lui demandez une consommation, est-ce qu'il exige que vous lui décriviez ce que vous voulez en faire??? Soyez tranquille, on vous la payera !.....

— Laquelle que vous voulez, de consommation.....?

— Qu'est-ce que vous avez.....?



— De l'absinthe....

— Apportez-moi de l'absinthe !..... ”

Les boules languissent au billard ; le zanzibar est délaissé ; le haricot de mouton se fige dans les grosses assiettes de faïence ; tout le monde regarde le curé, qui, lentement, goutte à goutte, méthodiquement, fait couler l'eau dans son absinthe, et paraît s'intéresser énormément aux cercles verdâtres qu'elle décrit.

Machut regarde, lui aussi, et de plus en plus ahuri. Mais, brusquement, l'abbé lui plante ses deux yeux dans les siens.

— Alors, vous avez tant que ça peur des curés.....?

— Peur des curés !! moi ? Peur des curés !!

Jamais..... Jaaamais !!

— Faut croire que si.

— Ah ! et pourquoi.....??

— Parce que vous avez la figure bouleversée ; vous ne vous voyez pas, mon cher ; mais vos yeux sont hors de la tête ! Pas vrai, les amis ?

Et, partout dans le cabaret, on opine du bonnet. Il n'y a pas à dire, Machut n'a pas l'air ordinaire ; et c'est à cause du curé ; or, quand on ne craint pas du tout quelqu'un, on ne se retourne pas ainsi les sangs à cause de lui !!

— Eh bien ! voilà, c'est par rapport à la bourgeoise.

— Par rapport à la bourgeoise?... Eh bien ! puisque vous en parlez *le premier*, je ne vais pas vous moisir mon opinion ; et même je veux la dire devant tout le monde. Ecoutez tous et répondez-moi : “ Etes-vous, oui ou non, pour la LIBERTÉ ?

(*De tous les côtés*)— POUR LA LIBERTÉ !

— Eh bien ! la femme à Machut ne veut pas partir comme un chien ; elle veut se faire administrer ; or, Machut veut violenter sa volonté, et l'empêcher de voir un prêtre. Machut a-t-il raison.....? Machut a-t-il le droit de dire : “ Vive la liberté..... *pour moi* !..... A bas la liberté pour *les autres*!.....? ”

Il y eut une seconde de silence..... Puis l'anticléricalisme céda à la raison, et un chauffeur cria d'une table : “ Machut, t'as tort!..... *claque* comme tu veux ; mais laisse les autres *claquer* aussi comme ils veulent!

— Eh bien! fit Machut avec un juron, allez lui graisser les pattes!..... Après tout..... je m'en f..... Qu'est-ce qui a demandé du fromage?..... ” cria-t-il autour de lui, pour changer la conversation.....

Et comme, une demi-heure après, l'abbé redescendait tranquillement, son parapluie sous le bras, un ouvrier cria : “ Monsieur le curé..... votre absinthe! ”

Sans sourciller, l'abbé prit le verre.

— Faut trinquer avec Machut! entonna une autre voix.

— Parfaitement!..... répéta-t-on en riant dans tous les coins.

— Mais volontiers! fit l'abbé.

Alors, Machut prit le verre du curé : “ Passez-moi celle-là, dit-il simplement, elle vous ferait mal ; je vais vous en préparer une autre..... une de *demoiselle!*.....

Une absinthe de *demoiselle* préparée à un *curé!*... et par *Machut!!* On en parlera longtemps à l'usine à gaz !.....

↳ TRAITES ET EXEMPLES ↵



Je voudrais voir Jésus. — Le trait suivant a été raconté au Congrès eucharistique d'Autun, par S. E. le Cardinal Perraud, qui le tenait du vénérable Archevêque de Westminster, le cardinal Vaughan :

“ Un ministre protestant, père de famille, ébranlé déjà et attiré vers le catholicisme par un mouvement de la grâce, vint un jour à Londres, accompagné de sa jeune enfant, âgée de cinq ans.

Il la conduisit d'abord dans une église catholique. L'attention de la petite fille fut attirée par la lampe du sanctuaire.

— Père, pourquoi cette lampe ?

— C'est, ma fille, pour marquer la présence de Jésus, qui est là, derrière cette petite porte d'or.

— Père, je voudrais bien voir Jésus !

— Mon enfant, la porte n'est pas ouverte. Puis, il est caché sous un vêtement, tu ne le verrais pas.

— Oh ! je voudrais bien voir Jésus !

Ils allèrent ensuite dans un temple réformé.

— Père, dit l'enfant, pourquoi n'y a-t-il pas de lampe ?

— Mon enfant c'est que Jésus n'y est pas.

Et, depuis lors, l'enfant ne parla plus que de l'Eglise catholique. Elle ne voulait plus aller au temple.

— Je veux aller, disait-elle, où est Jésus.

Le père en fut ému. Il comprit, comme l'enfant, que l'on n'est bien que là où Jésus est présent. Aujourd'hui, il est catholique avec toute sa famille, et il est où est Jésus. ”

La Fête-Dieu au Japon. — Dans cinq quartiers de la seule ville de Tokio existent des paroisses catholiques avec de gracieuses églises et de très pieuses populations. “ Le jour de la Fête-Dieu, raconte le Rév. P. Gleason, j'officiai comme célébrant dans l'église

de Tamatskuri, les cinq cents paroissiens formant tous l'escorte du Saint Sacrement dans son trajet par les rues avoisinantes. Je n'oublierai jamais cette cérémonie. Environ trente acolytes japonais étaient suivis par les diverses confréries, chantant les hymnes de la fête ; puis les religieuses, européennes et japonaises, qui suivaient vingt petites filles âgées de six à dix ans, vêtues du *kimono* bleu et de l'*obi* blanc, la tête rasée comme tous les enfants japonais, et leurs boucles d'oreilles de jais noir se balançant de chaque côté de leur visage. Ces petites répandaient des fleurs sur le passage du Saint Sacrement, exécutant des marches et contremarches avec une grâce supérieure à tout ce que j'avais vu ailleurs. Quand nous fîmes halte au premier reposoir, cinq cents fervents Japonais étaient agenouillés sur le sol ; et il en fut de même à notre retour à l'église. Tous laissèrent à la porte leurs chaussures et s'avancèrent nu-pieds jusqu'à leurs places dans les bancs. Le chant en commun des Japonais était excellent, et c'est ce que j'ai remarqué, non seulement en cette circonstance, mais en beaucoup d'autres auxquelles j'ai pu prendre part."

Faut-il un culte extérieur ? — Un jour, une grande dame qui passait pour libre-penseuse, discourait avec Brucker, le célèbre romancier, sur des sujets religieux ; ne pouvant plus rien répondre à son interlocuteur, elle finit par lui dire :

— Eh bien, soit, Monsieur Brucker, je conviens qu'il y a du bon dans le dogme et dans la morale catholique ; mais le culte ! mais ces cérémonies ! comme c'est mesquin ! Avouez qu'il serait bien mieux de s'en passer. La religion y gagnerait beaucoup.

Brucker qui, jusque-là, s'était montré envers son interlocutrice de la plus exquise courtoisie, se lève comme poussé par un ressort et lui dit :

— Ah ! ma grosse dondon, que tu as de l'esprit !

— Monsieur, fit la dame indignée en reculant de trois pas, pour qui me prenez-vous ? Vous ignorez donc les premiers usages de la politesse ?

— Madame, lui répondit Brucker, pardonnez-moi de n'avoir pas compris que vous exigiez pour vous un culte extérieur qui vous semblait tout à l'heure de si peu d'importance à l'égard de Dieu. Le culte extérieur n'est autre chose, en effet, que les formes de la politesse et du respect que l'homme doit à son Créateur.

La Messe mensuelle à l'intention des Abonnés du "Petit Messager" sera célébrée le Jeudi, 17 Juillet à 6 heures, dans la Chapelle du Très Saint Sacrement.

Publié avec l'approbation de Mgr l'Archevêque de Montréal.



Ste Anne et Marie enfant.

D'après le tableau de Muller.